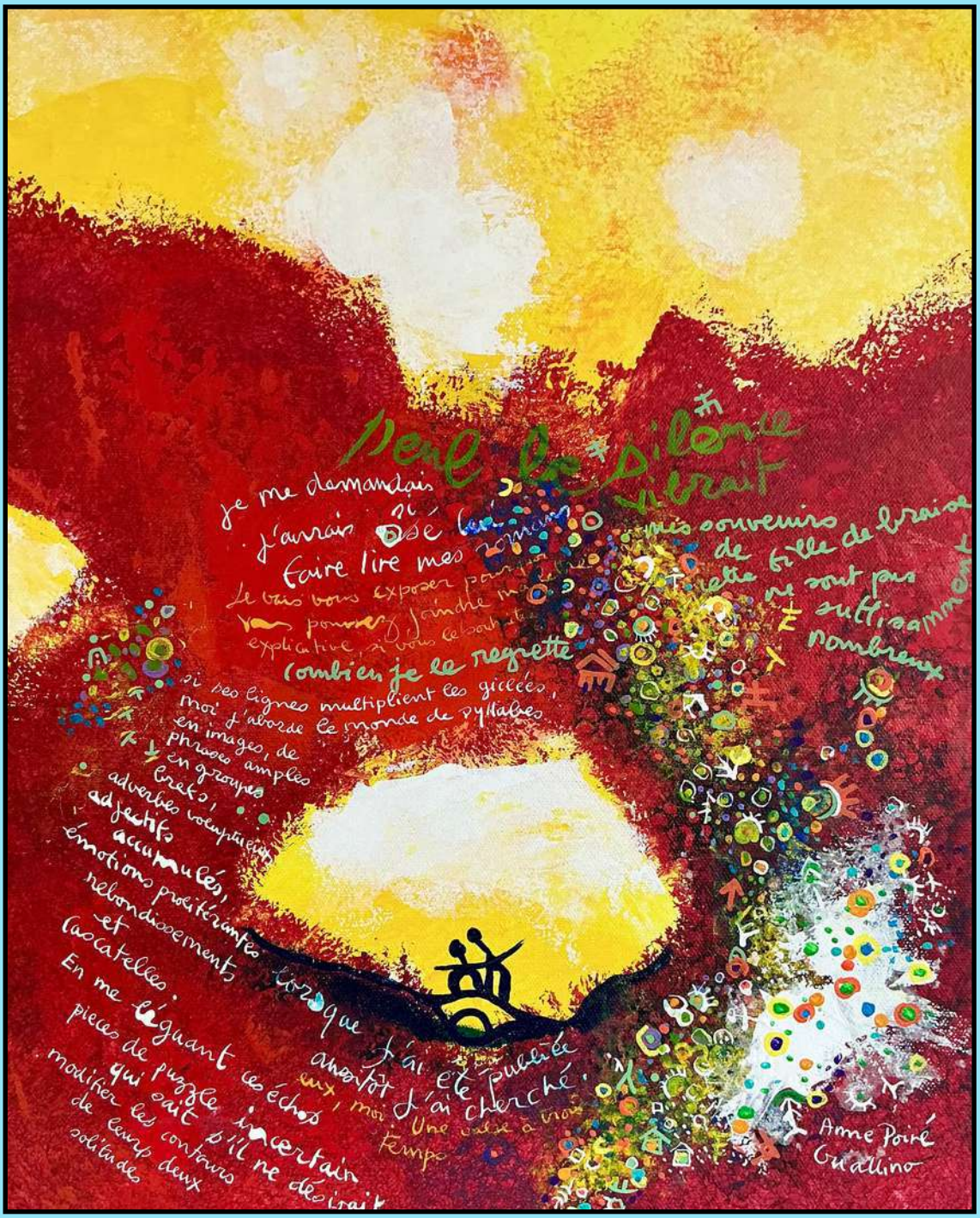
LIBRES MOTS

La revue du Capital des Mots



N°8

Décembre 2025

Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :

- Agnès Gueuret
- José Manuel de Vasconcelos
- Jean-Paul Bota
- Beevy Jalma
- Didier Ayres
- Belkacem Tayeb-Pacha
- Gabriel Zimmermann
- Jean-Louis Guitard
- Catherine Bierling
- Gabriela Marin
- Camille Dautremer & Xavier Le Floch
- Sacha Zamka
- Anne Poiré Guallino
- Henri Le Guen
- Marie-Noëlle Agniau
- Jean-Paul Morro
- Patrick Gillard
- Georges Friedenkraft
- Antoine THT
- Stéphane Casenobe
- Emmanuelle Chaperon
- Marina Cominges
- Bruno Sourdin
- Bernard Grasset

Les poètes du Capital des mots

- Béatrice Planchais
- Mireille Podchlebnik
- Marie-José Pascal

Notes de lecture

- *La létale de la nuit* d'Ara Shishmanian – Lecture de Guenane Cade
- *À moins que Marseille* d'Anne Barbusse – Lecture de Didier Ayres
- *À contre-ciel* de Joël Mansa – Lecture de Pierre Kobel

Peinture de couverture de Anne Poiré Guallino
Page 18 : collage de Pierre Kobel

Édito

Ce nouveau numéro de *Libres Mots* est publié dans des conditions particulières. Pour des raisons techniques, il sera envoyé aux auteurs des textes et à tous ceux qui le demanderont, par courriel en attendant de pouvoir le rendre accessible sur notre site. Cette confidentialité partielle dit involontairement la poésie telle qu'elle existe quant au fond. Son écriture, sa lecture, sa déclamation sont le fait de cercles restreints et encore trop fermés même si, depuis quelques années, elle retrouve un public plus important et particulièrement dans les jeunes générations.

Les poètes que nous publions dans ces pages ont des âges différents. Ils s'expriment par des voies divergentes, divergences qui sont assumées depuis le début de l'aventure de cette revue. Tous ont des paroles fortes, la conviction sourd de leurs écritures et c'est ce qui nous importe.

À la publication des textes, nous ajoutons à partir de maintenant, des notes de lecture de recueils qui nous sont parvenus. Nous souhaitons ainsi ajouter, toujours dans un esprit positif, à la diffusion de ce qui est essentiel et nécessaire.

Éric Dubois & Pierre Kobel

La ville

5

Le silence infini
de l'espace étoilé
au-dessus de nos têtes,
la pâleur du soleil
à peine réveillé
sur la terre endormie
et aux branches du saule
le doux frémissement
d'un printemps qui s'annonce.

L'oiseau a volé haut
détaché sur les nues
par un vol sans reprise :
beauté que ce parcours
esquissé à traits noirs
sans qu'on sache le sens
et le but du chemin
offert à tout regard
qui se laisse séduire.

Les voies de l'autoroute
surchargées à cette heure
traduisent la reprise
du travail et des peines
qu'il engendre toujours
où qu'il soit dans la ville.
Les écoliers pourtant
sont toujours en vacances :
l'école est silencieuse !

Sur mon clavier, les notes
une à une touchées
sous un doigté léger
recherchent la vigueur
d'un chant ou d'un accord
qui servirait l'élan
de la vie qui s'énonce
sous l'oreille attentive
aux attentes de l'âme.

Agnès Gueuret :

Née en 1936 à Rouen, a exercé le métier de comptable. De l'écriture des chiffres à celle des lettres, il n'y a qu'un pas, franchi grâce à un atelier bellilois puis parisien. Auteure d'une dizaine de livres, elle poursuit son chemin d'écriture à l'écoute de notre monde hic et nunc.

Carpe diem

Après il sera trop tard
les roses fanées ne manqueront pas dans les corbeilles à papier
nous refuserons le pardon pour les fautes
si longtemps assumées
Le volcan des jours ne sera qu'un dépôt
de lave pétrifiée
chaque contour du corps sera un requiem sourd
et la morale fado bon marché dos au monde
La vie est un bail de courte durée
permis juste pour passer la porte
sans droit de retour
Nous n'aurons même pas besoin de plus de lumière
qui est venu a vu et s'est rendu au vent
il a oublié toutes les plaies
mais la douleur est restée

Traversée

De la fenêtre j'aperçois la lagune incertaine
entre le rideau que le vent mouvemente
A la fin de l'après-midi décline la netteté
les contours se rendent
des arbres souffle
un agité tumulte et la fumée froide
pénètre les lampes qui méditent dans l'obscurité
la mélancolie entretient la trame emmêlée
de figures absentes dans les craquements
que la lumière en fugue rend propice

Les années dansent autour de la maison
le sablier est un œil énorme
qui ne dort pas
tout se tient dans le nœud de la nuit
les jeunes filles dans la brume matinale
appellent déjà de leur corps de femme
avec la véhémence des vieux pins

Je cherche à savoir ce qui se passe dans la tarentelle
de mes livres, je dresse leurs voiles
pour le voyage nocturne
qui pour quelques heures recouvrira les sens

Résonance magnétique

L'amour vrai ne rentre pas dans les mots
c'est un incendie sans nom un long voyage
que la solitude parcourt à la lumière de l'or des jours
Telle la force de la mer avec sa rumeur sans fin
le reçoit un banc de sable toujours déshabité
ou les falaises fermes prêtes à la combustion
du soleil naissant.
Vieillit côte à côte l'amour le plus parfait
mais c'est face au froid que se fait bien sentir
la marche du crépuscule le feuillage du temps
échoué dans le lac des mots en présence d'épis de blé qui
résistent
dans l'étrange loyauté qui joint
le cœur aux doigts infinis
En dépit des raisons du corps
de ses vagabondages perdus
l'amour vrai est une demeure
qui exempte le sens

In *Os Grandes Lagos da Noite – Les Grands lacs de la nuit*, Éditions Húmus, 2021
(Extraits)

Traduction de Jean-Paul Bota avec l'aimable autorisation de l'auteur

José Manuel de Vasconcelos :

Né en 1949 à Lisbonne, il y exerce la profession d'avocat. Poète, essayiste, critique littéraire et traducteur, il collabore aux principales revues littéraires portugaises et a publié divers recueils de poésie.

Jean-Paul Bota

ITINERAIRES PARISIENS

PLACE EDITH PIAF

1 – Les sapins à Edith Piaf dim. et le jour cendreux les rubans blanc bleu qui les nouent av. du capitaine Ferber accotée, avec ce souvenir d'hier une ville où je n'ai pas vécu ou ça manœuvre alors, ô Th. M 20 ans pas même et ça déjà d'une jeunesse à s'enfuir ici d'où les oiseaux un temps se reflètent au miroir d'une fenêtre voisine à fuir eux aussi ? et le ciel toujours les platanes dépouillés leurs boules à toucher le traiteur asiatique et ces battements d'ailes encore ces pièces dispersées de puzzle à mes pieds en esprit je me délecte d'un thé chaud quelles pièces pensé-je depuis toujours (?) manquent à mon existence comme des pigeons s'en viennent et aussitôt s'éloignent l'instant d'après l'un perché au faîte d'un réverbère l'autre vers la fontaine Wallace son filet d'eau sonore que dévie le vent et la rose trémière je ne la vois pas (l'hiver presque) la nuit d'avant la nuit

19 12 21, 15h41

*

2 – Et le poste de transformation haute tension au flanc duquel se dresse à voisiner les mots de J Cocteau un bronze à l'effigie de La Môme par Duvilliers ou ça à la lisière d'une boîte à musique. Et bus encore 102 vers Rosny-Bois-Perrier, à songer Zarfin ou cette image qui me vient où il s'établit (1947) et d'avant son atelier parisien toiles pillées pendant la 2de guerre mondiale et l'hébergement au Perreux grâce à l'aide matérielle de cousins d'Amérique... Passe une perruche verte

08 01 22

*

Les boules de platanes qui se défont sous les pieds, ça que je traîne aux semelles sans doute depuis la place Edith Piaf à remonter la rue Belgrand jusqu'au square entre la rue de la Chine et la rue du Japon où à l'instant passe la navette devant l'hôpital Tenon et cette boîte à musique à l'angle de la rue Belgrand et de la rue de la Chine amputée de son mécanisme j'observe contre la grille du square un merle à inspecter d'entre les brins d'herbe la terre fraîche d'après la pluie des derniers jours des voix mêlées d'enfants m'attirent au-dedans comme si elles m'appelaient, pourquoi toujours ce retour à l'enfance, où les jeux semblent désertés compte tenu de l'heure peut-être déjà et de la menace météorologique et celui-là pourtant au pied d'un toboggan que jouxte un ginkgo des goélands crient en se posant sur la cheminée de l'hôpital je m'assois face au kiosque à musique à l'intérieur duquel à l'instant un SDF rejoint ses affaires et se recouche en prenant soin de bien refermer son duvet où le square encore se dépeuple et ces bus là-bas qui patientent en file dans la rue du Japon en attendant leurs clients qu'ils mèneront vers Gambetta, Rosny-Bois-Perrier, la Porte de Montmartre ou le Champ de Mars, soir dans le voisinage des marronniers à consigner dessus mon smartphone sans savoir trop ce que sera mon poème tandis que la pluie menace

17 04 24, 18h59

Jean-Paul Bota :

Né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernière publication : *Lieux*, Tarabuste (2023). Il collabore à diverses revues.

Beevy Jalma

Agite

Sabres'agitesagedynamite

Ma bouche agite des torches dans le fleuve

Le fleuve bouche
Rose Gange
Abreuve d'eau douce
Mékong ma bouche

Ma bouche enfant unique
Fabrique
L'écorce des
torches Écorche
Les décor s Serpent et or
Ma bouche agite des torches
Brûlantes dévorantes
Compromettantes Virulentes

Caïminantes

Ma bouche digue digue
Les Belles-lettres
Voyelles d'un chien sans maître

Ma bouche camaïeu
Dans les viscères des cieux

Trois yeux

Ma bouche est un Dieu

Beevy Jalma :

Née au Vietnam, d'un père indien musulman et d'une mère vietnamienne en 1977, elle a grandi à Strasbourg.
Elle écrit de puis l'âge de 7 ans et fait vivre l'écriture dans les ateliers d'écriture qu'elle anime autant que dans ses écrits (poésie, pièces de théâtre, auto-fiction).

Mal
Un détail

I

Où le mal par le silence ?
L'excellent monde des ossatures
Epinglé comme épinglé
J'avais la nuit dans mes pupilles
Même les lieux étaient devenus uniques
L'articulation de l'épaule droite dont je parle ici.

J'étais vide et souvent ouvert
Par cette blessure à l'épaule droite
Je ne savais pas
Je ne pouvais trouver le lien mécanique y compris dans le sommeil
Cette anxiété comme une fleur de feu
Papillons saints qui irradiaient.

Je vis seul avec l'escorte de l'horloge de la cuisine
Je dis seul car la feuille me fait face et existe
Ici le théâtre de Marguerite Duras ou d'Harold Pinter
Lire écrire écrire lire lire
Le mal me guette
Il se tapit
Il respire dans les gouffres
Gisant comme d'effroyables neiges bleues.

Bien sûr je ne danse pas car je ne peux pas danser
Le vin dur de l'insomnie est trop dur
Seules mes mains sauvées
Ces mains qui ressemblent tellement à celles de mon père
Devenues.

Je ne peux pas m'observer dans ce miroir de sang
Car la mort est infiniment plus grande
Mais la douleur reste
Le livre reçu ce matin
Le détour par l'hôpital
Le café à la Pâteàpain très tôt ce matin.

La douleur à l'épaule droite confirme la présence d'une matière noirâtre
Parce que je suis encore ébloui par ce tison la nuit juste après un mouvement pour mieux m'accommoder dans mon lit
C'est à chaque fois une nouvelle naissance que j'attends des aspirines.

Ouvrir fermer les poings
Dire et se taire

Souffrir et vivre
Il n'y a pas d'explication à cette étincelle noire
Espèce de combustion de milliers de papillons électriques
Des milliers d'heures
Il n'existe ni fin ni début
L'enveloppe obscure reste une enveloppe obscure
Je me détruis par l'immensité
Par de petites pointes
Je ne sais rien je n'ai rien je ne veux rien.

Le jour installe un ancien jour
Un os calcifié juste à la limite de l'omoplate
Qui me pousse à aimer la lumière
Détail
Lisant la correspondance de Machiavel
Niccolò di Bernardo dei Machiavelli
Cosmographie que je retrouve dans les lettres de L'Arétin
Pietro Aretino
J'aime ce goût âpre des encres.

Je vois le corridor brusque de la gloire
Tel un cygne sur l'Yèvre qui se distingue sur l'eau jaune du canal
Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je fais ce rapprochement
Les dénombrements peut-être ?

Et toujours le paysage qui se dessine derrière le bow-window sur les deux tiers du ciel
Ressemblant à une petite apocalypse
Puisque l'aspirine me soigne physiquement
Il fallait brûler ce que coûte ma vie éparpillée
Comme j'ai pu la rencontrer dans Le Métier de vivre de Pavese
C'est-à-dire de petits bouts d'œuvres fragmentistes
Lire durant quatre hier aujourd'hui la nuit prochaine le soir dans toute son étendue qui deviennent un alcool de cassis pages noires et juteuses
Un laps de temps qui décompte le temps et fait le temps par le temps.

Où donc cette dernière nuit à demi enflammé par un sang violet et la brusque accalmie de son chemin
Comment rester soi ?
Je déteste attendre alors que la patience m'a souvent sauvé la vie.

Simple adolescence inventée
Kourou depuis le haut point de vue de la vie
Le coup de tête du légionnaire dans la seule boîte de nuit du village
Poésie du regret
Anches de bois de la flûte de mes 6 ans
Ayant échoué à la dictée musicale (comme plus tard j'ai échoué à peindre un camaïeu de grisaille)
Regrettant l'office de la ténèbre
Juste la mémoire d'une phrase
La vie passe et demeure à la fois
La vie le soir l'anxiété de l'heure l'explication la souffrance du bras droit

Toutes des épithètes de cristal.

Pèse l'âme dans sa tunique d'or
N'apprenant rien de la patience
Sinon le pic de feu dans mon bras
Mouvements nocturnes comme de l'acier
Image contre image
Le manège des galaxies
Celles des eaux mortes de mon corps
Je suis perdu en elles dans l'endolorissement
Déchirement au sens propre.

Tout minuscule enfer vivant
L'apparence ce matin des brouillards liquides dans le ciel du bureau
Un point d'argent enfoncé dans l'omoplate
Un pain de peine
Et puis la nuit me sépara.

Le courriel d'un ami (celui qui était venu depuis Beauvais pour une rencontre sur les marches de l'Opéra-Bastille)
Ressemblait à la solitude
Et cette élémentaire rubis cerné d'argent blanc
Sorte de beauté vénéneuse
Facilitait la destruction
Depuis le suicide par barbituriques de ma sœur aînée
Le vide.

Le living le tapis de laine rouge les baies-vitrées qui se jettent sur les mille toits de Vierzon
Fabriquent le regard
Fabriquent l'odyssée
Fabriquent des angles de vue
Je compte la nuit ailleurs
Comme si cette componction trouvait sa fin
Approchant l'autoportrait peint par Arnold Schoenberg spécifiquement
Yeux rouges de cette disparition dans les nimbes de l'âme de la suicidée
Donc un sentiment humble
Et peut-être une plaie interne moindre.

Les minutes sont des épingles
L'insomnie jusqu'à 4 AM.

Il faut être naturel et sévère ainsi que les langages
Ne plus pouvoir décrire
Epuiser les analogies
Transmettre la beauté perdue du sommeil
S'éloigner sur le char de Phoebus qui gît en nous comme une statue
La mort sera entée.

Hier encore tu disais que l'après-midi ne pourrait jamais être ni même être éternelle

Que les territoires et la musique faisaient un et une unité folle
Que jadis le monde abstrait des brouillards existait par la beauté
Que les barques étaient fragiles sur les lacs de la mort
Ainsi qu'une réalité se consumant elle-même.

Ou alors le miroir qui avoisine la lampe
Ou alors le téléviseur
Ou alors le cerne purpurin autour des yeux
Le passé revient toujours
Nacelle de craie qui vagabonde.

Je ne peux aller nulle part sinon dans l'océan de feutre du soleil
Je dis feutre mais je pourrais dire coton balle de coton hydrophile
Blessure.

J'ai dormi trois fois dans le bruit de la parole
Sorte d'héliotrope de neige
Vingt années après la mort de la sœur
Elle qui rentrant d'Inde chantait une comptine enfantine en sanscrit les bras à l'horizontal au niveau du visage
Utilisation de drogues
Que faire de cette mémoire qui m'accuse ?
Une pelote de fil indien ou de coquets bracelets de verre coloré aux poignets
Semainier de plusieurs siècles
Était-elle consciente des centaines d'heures où il a fallu pleurer la disgrâce et les murs devant les regards ?
Poupée de foire brûlée.

La vie s'en va clairement
Semblable aux clusters du Clair de Lune
Debussy étant à la pointe extrême de ce qui reste vivant même pour celui ou celle qui a disparu
Combien d'épées intérieures ?

Le poème est manufacturé
Ressemble-t-il à ces trois rameaux de laurier rose qui produisent des racines dans l'eau du vase de verre de Venise ?
La philosophie la sorgue la valeur des heures écrire et parcourir les séjours
Là le pommier d'hiver
Là la rivière grise
Là la maison abandonnée
Là le canal tagué.

Venant du soleil lui-même
Cape d'or
Pareil à ce coup insistant dans l'épaule.

Didier Ayres :

Né en 1963. Il a voyagé dans sa jeunesse dans des pays lointains, où il a commencé d'écrire avant de trouver sa voie dans l'activité de poète.
Il écrit aussi pour le théâtre et vit dans le Limousin. Il dirige la revue *L'Hôte*. Il chronique sur le web magazine *La Cause Littéraire*.

Les poèmes en ce siècle

Si tu veux lire des poèmes de ce siècle,
Prends un recueil de poésie,
et place un récipient en dessous.
Car les poèmes dans ce siècle,
Tombent des livres,
Une fois qu'ils sont ouverts !

Si vous voulez lire les poèmes de ce siècle,
Cherchez-les par terre,
Sous tes pantoufles, dans les décharges publiques,
Ou sur les trottoirs des prostituées.

Cherche-les partout où tu veux,
Sauf dans les livres,
Car en ce siècle,
les poèmes tombent des livres
Une fois ouverts !

Les poèmes tombent des livres
Aussi vite que tombent ces missiles en érection,
Et les pantalons des hommes sur les places publiques.

*

Entre sciences et amour

Ce soir, il y aura
La géométrie du désir,
La physique du rêve,
L'économie du langage,
L'histoire de la douleur,
La géographie des corps,
Les mathématiques de l'angoisse,
L'anatomie du futur,
La chimie des odeurs,
La philosophie du cache-cache,
Et La métaphysique du samedi soir

Ce soir, il y aura
Toutes les sciences qu'il nous faudra
Pour notre slow de toujours.

Belkacem Tayeb-Pacha :

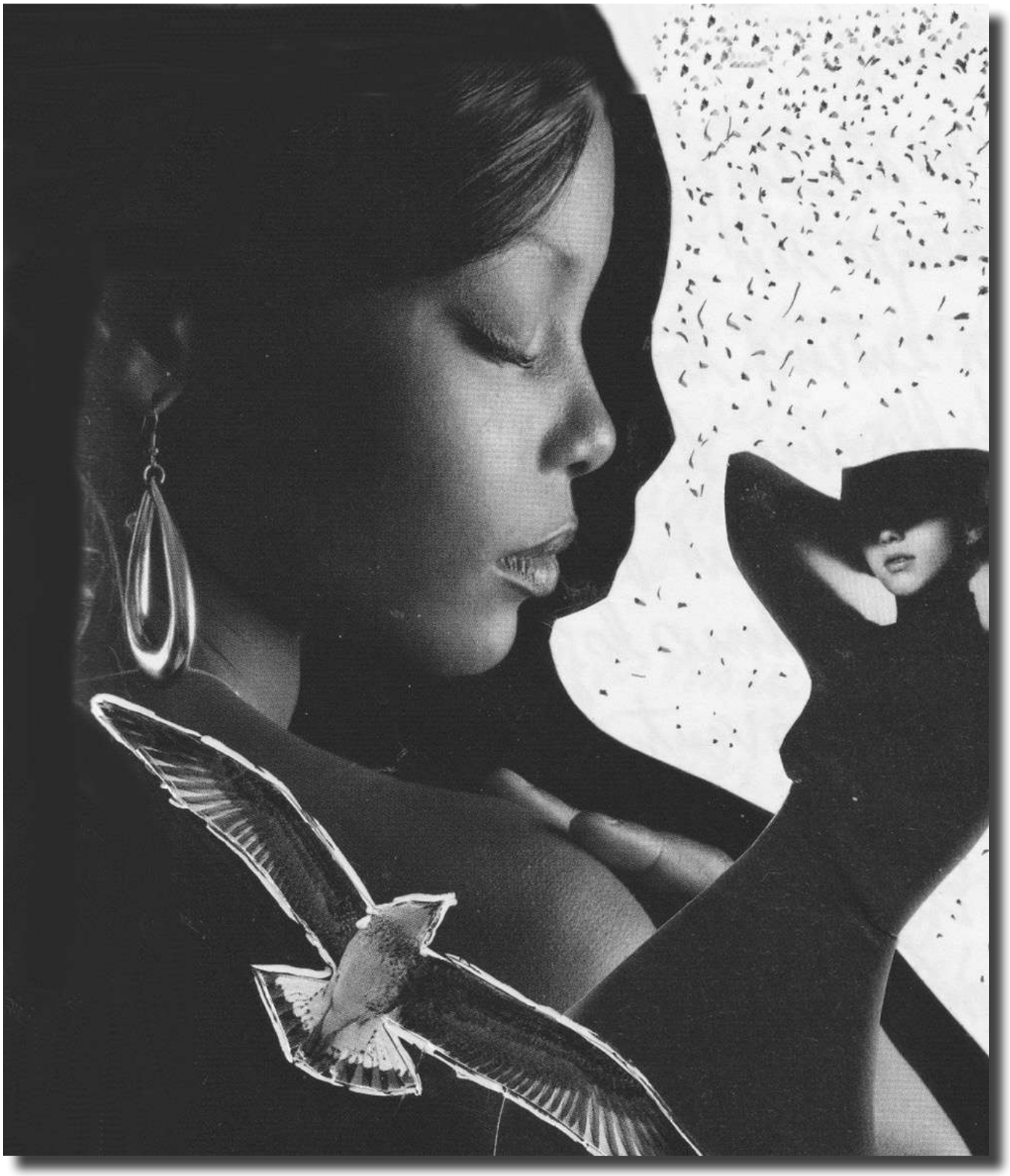
Diagnostiqué poète à 16 ans, après diverses études, il se consacre à l'écriture de textes littéraires et d'articles scientifiques. Formateur en FLE, il a publié ***« Au tréfonds de ma rhétorique d'être »*** et de nombreux articles scientifiques.

Gabriel Zimmermann

Dans le soir d'hiver quelques mots arrivent
Lentement.
Pourquoi quand tu pourrais les lancer, les cracher
Avec une immédiate facilité ?
Qui te scrute ? Jugera si tes propos sont opportuns, de qualité,
Te traitera d'inconséquent ?
Dans la solitude quelle silhouette sur toi se penche, quel regard te fixe,
Entends-tu respirer alentour, sens-tu qu'on t'appelle ?
Face à la liberté sois libre,
Parle de toi vraiment, de ton visage profond
Sans masque, omission, ornement, pudeur délavée.
Ne t'interroge pas sur la part que tu t'apprêtes à dévoiler
De toi : si tu es toi tu seras beau.
Publie ton cœur comme tu es né,
Quand ton premier cri n'a pu qu'être authentique.
Laisse les autres à leur morale acide,
Parmi leur silence qui juge ils grimaceront
Au moment où tu mentionneras ta bombe
- Crispées leurs lèvres quand minutieusement
Tu décriras tes peurs qui sont les leurs aussi
Et devant eux, devant le ciel devenant coupole d'encre, devant tout,
Ta voix brillera d'une vérité
Qui leur fera baisser les yeux
Pendant que les ombres se répandront.

Gabriel Zimmermann :

Né en 1979, il a été accueilli en revues avant d'être publié en 2017. En 2020, son recueil *Lapidaires*, à nouveau chez Tarabuste, a reçu le prix Méditerranée catégorie Poésie et en 2024 son nouveau recueil, *Plus loin que l'atelier*, paru en octobre 2024, vient de recevoir le prix Max Jacob.



TON CORPS

Ton corps
prend les ombres roses
de l'abat-jour rose
près du lit…
un rose doré,
presque ensoleillé
dans la nuit…
Ton corps
léger,
immobile,
tranquille,
fragile,
au bord du sommeil,
a les teintes chaudes,
glissantes et douces
de l'amour…
Ta respiration
est imperceptible,
mais sur ta peau rose,
dans les reflets roses
je pose mes lèvres
encore une fois,
et je sens ta vie
monter dans ma vie
à travers la nuit
dans la tiédeur
de ton corps…

Jean-Louis Guitard :

Après des études d'architecture, il se consacre entièrement au dessin et à la peinture dès 1976. Également auteur de textes poétiques, de nouvelles et de pièces de théâtre, de chansons, il n'y a pour lui aucune différence entre ces expressions.

Catherine Bierling

Jeu poétique avec les mots de Marie

Cette nuit qui brille
De dialogue secret
Elle contemple
La lune immobile
Par ta fenêtre
Femme luciole qui aime la flamme
Traverse ta chambre solitaire
Allume les étoiles
Attends longtemps que
Passe entre neige et fleurs
Le souvenir, clarté, visage
Et le rêve fleurit.

*

Surprise

Oh, le soleil s'étonne
Il a brisé en miettes les nuages
Le vent les chasse à l'horizon
Un rayon dore soudain ma joue
Deux milans dansent dans la déchirure
Teintée du bleu de l'azur
Ainsi vont
Nos saisons
Intermédiaires
Un jour venté, un jour tout blond
Oscillant entre été et hiver

*

Le temps

C'est être tout à fait présent
Dans l'instant
Qui t'habite tout entière
C'est la fusion
Avec les nuages
Les chants d'oiseaux
Ne plus avoir peur
Des chiens
Qui polluent l'horizon de leurs grognements
À chaque croisée de chemins
S'élever dans l'air
Avec la fumée légère
Pas de nom, pas d'âge, pas de bruit
Pas de coups de fusil.

Catherine Bierling :

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70. Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie. Elle écrit pour la revue de l'APA et le blog Grains de Sel. Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

Gabriela Marin

POÈMES EN MINUSCULES

marchand de rêves

rêveur, conteur de rêves éphémères
dans les nuits sombres, son imagination
est un navigateur des mondes irréels
le rêveur errant, les mains vides de larmes
explore les nuits éthérées, où tout est lumière
il poursuit les frémissements du destin
et capte les étoiles dans ses regards
ses pas silencieux laissent derrière lui
des traînées de rêve, où il se perd en vain
tandis que le monde d'ombres devient clair
il met en avant ses désirs et ses espérances
et même si, après le réveil, tout s'évapore
son âme, au fond, en gardera le lyrisme des étoiles

*

peut-être

je cherche peut-être une réponse
dans les étoiles qui scintillent la nuit
dans l'étincelle de la compréhension
qui illumine ma vie et toute la route

je cherche peut-être une réponse
dans les larmes que j'ai versées
dans les mots que j'ai murmurés
dans les souvenirs qui m'attendent

la réponse est peut-être l'écho qui s'estompe en silence

*

je crée la création

je souffle le vent
j'agite l'océan
je lève le soleil
je couche la lune
j'allume la lumière
j'éteins l'étincelle
j'enchante la chanson
je danse la danse
j'espère l'inespéré
je sens le sentiment
je veux la volonté
je dis l'indicible
j'entends l'inaudible

Gabriela Marin :

Professeure diplômée d'Anglais et de FLE, elle a publié des poèmes en huit langues dans des revues et sur des plateformes littéraires.

L'odeur caractéristique lui remonte
le corps

Une odeur jamais oubliée de boue d'eau
salée de limon cru
mémoire d'algues
sable mousseux de lavures marines
haleine d'une houle faussement
apprivoisée

Mer en larmes de devoir refluer
à l'instant même où chacune
de ses vagues précédentes
a crié de joie

C.D.

Chacune de ses vagues précédentes a crié de joie
en s'étalant d'aise sur la plage brûlante
Soudain une plus bedonnante explose de rire sur la roche calcaire
où moules et oursins frétilleraient de plaisir
si elle ne traînait derrière elle
l'immondice

Le sac plastique qui
étouffe
empoisonne
jusqu'aux entrailles des abysses

X.L.

Abysses de sable et
de mots
pour dire ce que personne
pour dire ce qu'elle ne peut
tout ce déchiré
bleu
qui déborde mémoires
imaginations
cet infini
bleu
neurasthénie

C.D.

Neurasthénie
tant d'heurts
la bôme en pleine tête

Tous les bleus de la mer
sublimés en un vieux blues
chanté par les marins
leurs yeux noyés dans
l'amer

X.L.

L'amer l'absinthe
crêtes d'armoise
et magnoliopsida
eau de vie
salée tue si nul
ne la vénère
amour vortex dans gyre
des mers

C.D.

Des mers
mais quelles mers

Boire l'absinthe
la mer amère
plonger au plus profond
comme Martin Eden

Ou se laisser porter
par l'onde chatoyante
réjouissante
s'enivrer d'embruns

X.L.

Embruns d'ailleurs d'aires
de désir de nulle part

mais loin

Cris de rêves
par-delà l'océan des vies peu agitées
vent fou force dix lames
à longues crêtes en panache visibilité
réduite
bancs d'écume

désir docile de nulle part

mais loin

C.D.

Loin du Cap Leeuwin
la lionne d'Australie
qu'il sait adopter en fond de cale

Loin de Bonne Espérance
aux fragrances d'Afrique, quand
il vogue au marché les matins calmes

Loin du Cap Horn
dur comme les coups de bambou
le soir, accroché au comptoir

Les rêves du marin à terre
ont le goût des quarts à la barre

X.L.

Quarts à la barre rompus océan
surentraîné aux chagrins
de la terre mais
il faut

Grain s'abat étrave
creuse fiers râles
ancestraux nul ne voit
rien murailles du regard se ruent avec
cran pourtant d'avance peur
mais à tout prix
il faut

Mains muscles courage
parés à virer
envoyé secours sans retour tenir
espoir illusoire pourtant
il le faut

C.D.

Il le faut
virer, godiller
entre les poissons morts

Trouver le vent bien portant

hisser le spi, empanner
et se laisser porter, albatros
vers le pur azur
sans moquer le malhabile
sans haïr les méduses

X.L.

Des méduses bleues voguent dans un ciel nonchalant glissant mollement comme de la soie dans un azur de gelée bleue et de transparence lactée de mousses de cheveux et d'ocelles voyageant dans les mers en emportant avec elles leurs tentacules de nuage filaments de courants argentés comme leur molle absence de squelette balayant les courants de leur ombrelle de nacre gélatineuse suivie de près par des cirres fantômes d'animaux flasques et pélagiques n'osant s'aventurer dans des eaux trop profondes et glacées de peur de perdre la superbe de leur ombrelle irisée d'écume de fibres et de cheveux aquatiques.

C.D.

Cheveux aquatiques
longs et fins rayons dorés
caressent le fond sablonneux
où dort l'épave d'une pirogue
dans laquelle se love
une vieille murène en quête
d'une idée du voyage

X.L.

voyage espéré
tant
ses cordages l'encombrent
le licol rouillé de ses rêves
ne suffit plus
s'ôter se défaire soûlerie
de départs
pas retours
départs espérés
tant
au fond qui le remarquera

C.D.

Remarquera-t-il
de bâbord à tribord
sa traîne de bulles
qui embrasse l'étrave

Plongera-t-il son regard
dans l'eau bleue étoilée
où sa chevelure posidonie

ondule et divague

Humera-t-il
le parfum iodé
de sa chemise de sel
quand il hissera la grand-voile

X.L.

Grand-voile ris
serrés claque démâtage violent
rompu chavirement et si
dessous
si gréement dessous vertical
possible
peut-être naviguer dessous
en attendant la grand-voile
claque
ses morts

C.D.

Ses morts
qu'elle ne rendra jamais
hantent les côtes sombres
de ma plume en guerre

Ces cadavres
enfants qui fuyaient
les yeux brûlants d'espoir
la misère et l'enfer

Ces noyés
sous la main des puissants
qui font du berceau de la vie
un cimetière infini

X.L.

Infini abandon
ne cherche plus constate
simplement
fatigue s'échoue deuils
des visages
n'attend plus roule dans des
courants sombres
s'enfonce
coule
digne achèvement

C.D.

Achèvement de la saison
de ses excès, de ses poisons
tous ces cris, tous ces rires
ces pleurs et ces heurts
des mégots aux incendies
le cahin-caha
et beaucoup de brouhaha
les bateaux qui basculent
et tous leurs pantins ridicules
ceux qui pouffent, ceux qui baffent
les voiles déchirées, les peaux suturées
nos plages saturées

Ouf !

Je puis enfin m'asseoir sur mon rocher préféré
regarder plonger les fous de Bassan
Je puis enfin me noyer et embrasser ma mer

Plouf !

X.L.

Plouf
poitrine
âmes malhabiles
s'aliter dans le bleu
s'y endormir
enfin

C.D.

Enfin une fête
guirlandes de fleurs
anémones, astéries
gorgones vermeilles

Les vagues me fouettent
jaillit l'écume joyeuse
j'en veux le goût
j'en veux l'odeur

Camille Dautremer :

Née en 1975, elle fut musicienne professionnelle avant de travailler dans l'administration culturelle. La poésie est au coeur de son existence. Auteure d'un premier recueil, *La couleur du silence* aux Éditions Encretoile, elle publie également en revues.

Xavier Le Floch :

Entre deux poèmes, sous les rires et les pleurs de Marseille, il accompagne des élèves handicapés pour l'Éducation nationale. Dernier recueil : *Gueule de bois*, éditions Douro, 2022.

Tout son univers sur xavierlefloch.blogspot.com

Sacha Zamka

absurde

labyrinthe qui tremble ou chemins qui bifurquent
je ne suis que l'enfant d'une éternelle lutte

yeux à demi fermés je recherche un refuge
mes derniers sentiments se perdent dans les nues
je fais face à l'aurore et face au crépuscule
est-ce moi-même ou non que mes lèvres insultent ?

adieu ma vie est nue adieu ma vie est une
je m'égare à jamais entre sens et absurde

nue

neuf mois de gestation et pourtant naître est brusque
l'enfance est à jamais la première blessure
quelques gouttes de pluie infirment ma peau nue
qui sait si je chuchote ou qui sait si je hurle ?

que ce soit dans l'ennui ou dans la turpitude
j'ai comme l'impression qu'un dieu me persécute
existence ou néant tout n'est plus que scrupule

j'ai des pleurs pour chacun et des pleurs pour chacune

solitude

dois-je apprendre à aimer ma propre solitude ?

le sens de l'existence échappe aux libellules
enfance révolue et jeunesse caduque
mes yeux ont pour pleurer ruses et subterfuges

être humain je me livre aux nuées et aux brumes
sens ou absurdité est-ce que dieu me dupe ?
je ne sais pas quel sens donner à mes blessures

je murmure quelle heure ? on me répond aucune

Sacha Zamka :

Né en 1995, il découvre Vienne, New York, Montréal après ses études et se consacre à l'écriture de nouvelles et de poèmes. Ses écrits, hantés par l'enfance, interrogent le deuil, l'identité, la mémoire.

Il a publié un recueil *Poussière et grâce* chez Encres Vives.

Anne Poiré Guallino

Bouquet

J'aime le goût
Des strophes
Le bouquet des alexandrins
Familiers
Si souvent immortels
Parfois même hermétiques
Et beaux
De ce mystère même

D'hémistiches
En enjambements
Rejets
Contre-rejets

Ou mieux encore
Des vers
Libres

Intenses
Absolus
Spontanés

Tranquilles

Des vers luisants

La poésie

Certains la goûtent la cultivent
La composent la disent l'écrivent
L'interprètent
La récitent

En bouquet

Certains y sont réfractaires
Insensibles

Ils le croient

S'y intéressent
En raffolent
Se piquent de
Excellent en la matière

En écrivent

Moi je la vis
Au quotidien

De l'intérieur
De l'extérieur
De partout

Nuages roses mort déliquescence absence
Tout est sujet
Possible

Anne Poiré Guallino :

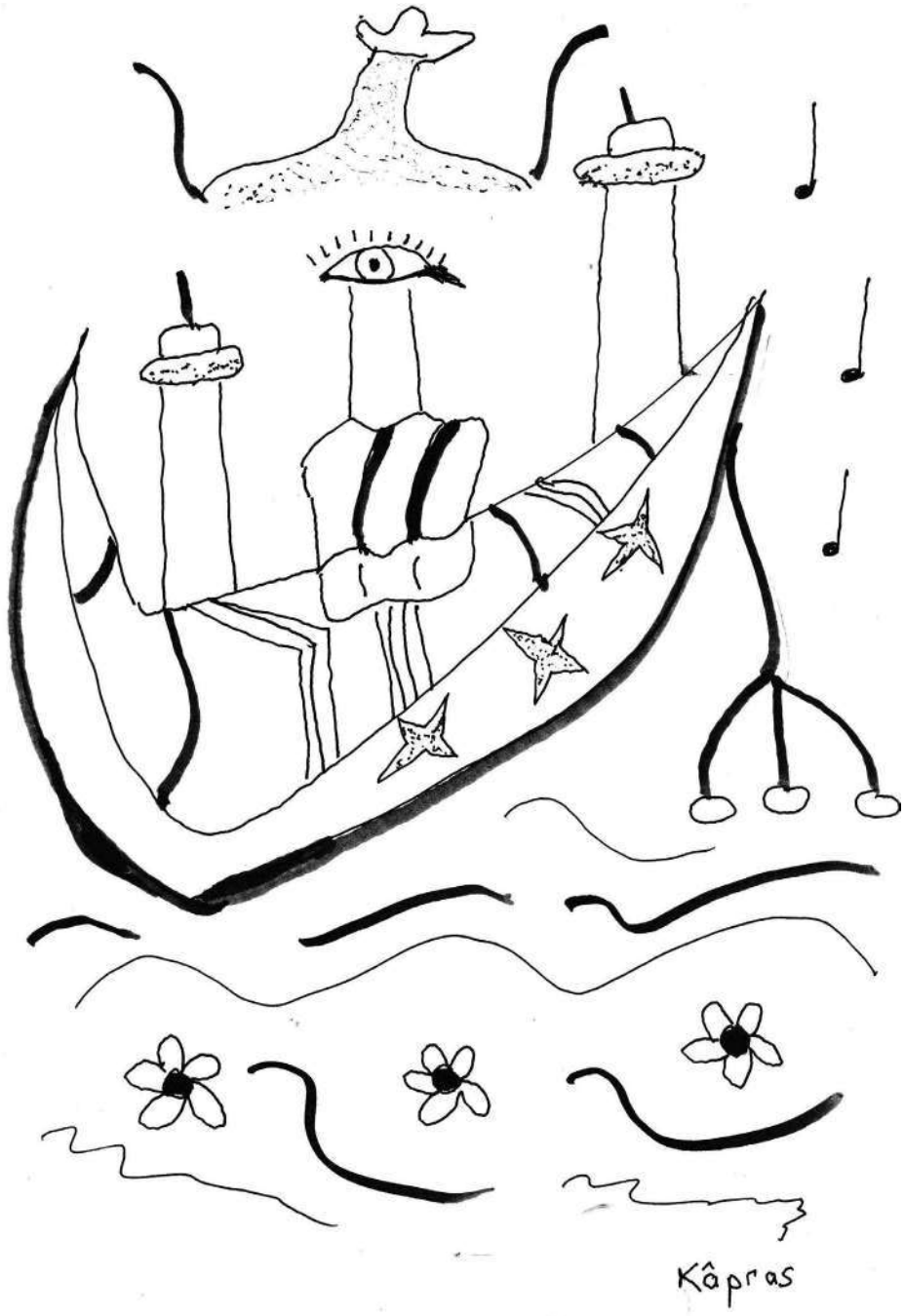
Elle est apaïste et a publié une bonne quarantaine de livres aux éditions du Seuil, Artfolage, Frison-Roche... Elle écrit pour petits et grands roman, théâtre et poésie : https://le-sineditsdannepoire.eklablog.com/ https://poire-guallino.eklablog.com/

Henri Le Guen

UNE BARQUE DE SOLITUDE

Qui comprend l'humanité recherche la solitude.

Hazrat Ali



Une barque amarrée
au ponton abyssal
ne voguait plus
sur les eaux fleuries de solitude.
Elle était figée
dans sa coque étoilée.
L'homélie des flots irradiait.
Elle inculquait
un sentiment de gratitude
dès lors que le rêve des mers
s'anoblissait de choses indulgentes,
ce respect de la furie humaine.
Une prière houleuse
s'accomplissait dans l'éden ;
le monde des soumissions
ravivait les humanismes endormis,
éclairés d'ombres.
Comme une procession chantant
le rayonnement des phares de sagesse.

*

Je gravissais une montagne
d'où je percevais
les pierres solitaires,
enserrées par une étoffe de gravité.

Le deuil des chrysanthèmes
fleurissait.

J'étais captivé
par des neiges somnolentes,
quand le trépas de la virginité
m'a enfermé
dans un asile blanc.

Mais j'étais bavard
sous la barque muette de mes rêves.

Mon regard se posait
sur le pouvoir des eaux
qui coulaient
comme un sang créateur

dont la fluidité morale
m'enveloppait d'une soie diaphane.

La barque des flots,
diamantée par un bonheur bleu-océan
me conduisait
sur des traces de solitude
perdues dans les embruns.

J'étais heureux
de cheminer vers des odes
qui longeaient la mer,

où je prenais la parole aux goélands.

*

J'étais abattu
par de sourdes astéries,
mais enjoué
par des chênes d'écume
dont les feuilles
durcissaient mon cœur.

Les phares isolés dans la brume
surveillaient
la procession des marins :
je devenais de plus en plus seul
dans l'immensité des marées
qui noyaient mes chagrins

en écho de cloches lointaines
sonnant le tocsin de la tyrannie.

J'aspirais à la concorde des mers.

Henri Le Guen :

Originaire de Bretagne, après des études scientifiques à Angers et managériales à Lille, il écrit depuis 1998, date depuis laquelle il a publié une trentaine de recueils dont les derniers chez Unicité.

Marie-Noëlle Agniau

Eitak (extrait)

Prologue

Et sur terre apparut un peuple de vertèbres. Disjointes, bras errants, prunelles sans orbites. Tête et cou non unis, ébauches. Qui fait la sorcière depuis Empédocle ? Qui découpe puis relie les morceaux deux à deux ?

Je connais le prénom de Katie / je connais.
Je l'ai vue / en premier / sur une photographie.
Son nom est fait de chaumes et de champs / Stubblefield.
Fillette aux cheveux d'or / fillette aux cheveux d'or.
I'm not here but where …
Les langues de feu sont entrées dans ma tête / ont léché la matière / grise / du cerveau.
Post it Katie !
Ne pas voir ce qui manque et fait peur / aux oiseaux.
Katie lit …
Il était une fois un roi et la reine qui se lamentaient d'aimer / une enfant sans visage. D'être là fut le prix.
Une forêt profonde entoure le domaine l'hiver la neige recouvre les / sommets.
Père et Mère ont déposé des fables dans le berceau d'épouvante.
Un trou qui n'est pas une bouche. Comment tient ce qui reste ?
Le grand plateau des instruments / chirurgicaux.
Alles ist klar und clarté …
Katie lit …
Mariette est allée / sous la table / chercher les petits os / léchés.
Comme un chien aurait pu le faire avec de plus gros / morceaux.
Et le petit fœtus qu'on porte à bout de bras / comme un sac de cendres / qui fait tourner / la Terre.
Une masse d'air / polaire / descend du sang / d'Europe.
Ce sont les os du petit frère / que la sorcière a dépecé / dans une grande assiette / en fonte.
Une forêt profonde entoure le domaine l'hiver la neige recouvre les / sommets.

Marie-Noëlle Agniau :

Elle vit en Limousin où elle enseigne la philosophie. Elle écrit et publie de la poésie depuis longtemps.
Eitak est une expérience rythmique autour de deux univers … Une greffe de face et un conte merveilleusement horrifique des frères Grimm.

Jean-Paul Morro

Au lieu d'explorer la surface de mon cerveau,
Je regrimpe aux arbres,
Je bois toute l'eau de la mer,
Je ressuscite les cadavres qui flottent
D'avoir trop rêvé.
Ma montagne retrouve la chair
Que les singes et les ours ont dévorée.
Je scrute les parasites,
Je leur dis de se taire ou de partir
Vers un horizon d'incendies.
Je lutte contre le béton,
J'avance dans le sombre,
J'aspire l'air des nuages recommencés.
Je recherche le maître des mots,
Le maître mot.

*

Sous mon ciel-pacotille je parle, je m'agite,
Forme parmi les formes.
Azur avarié, musique barbelée, squelette élégant,
Je n'ai plus de couleurs,
Un nectar amer s'échappe de mon clavier.
Une symphonie abrégée tente de survivre,
Avec pour seuls yeux deux astres éteints.
Le long du rivage pollué,
Une plume en feu tombe du ciel.

Jean-Paul Morro :

Né à Oran, hispaniste de formation et enseignant par vocation. Passionné de photographie plasticienne. Après une carrière d'enseignant dans le Gers, il vit entre le Tarn et l'Hérault. Auteur d'un roman et d'un recueil de nouvelles, il anime un atelier d'écriture créative dans le cadre d'une association culturelle en milieu rural tarnais.

Patrick Gillard

Face cachée

À force de colorer des sentiers noircis
De lire des arcs-en-ciel dans des feux d'orage
Oublies-tu que l'étincelle du regard des autres
N'éclaire pas la face de mon inhumanité ?

*

Concordance des temps

Le passé feu mourant balayé de souvenirs
Ne se rallume pas mais lorsque tu y penses
Rougeoie de souvenance au brasier du présent.
Le passé comme l'avenir ne s'arrime qu'au présent.

*

Puits mémoriel

Assis sur la margelle en mémoire du chemin
Tu repêches des pépites qui emprisonnent l'histoire
Combien nous restera-t-il de ces passés qui passent
Sinon être présents à leurs anniversaires ?

Patrick Gillard :

Jeune retraité il vit en Belgique où il crée le Cercle de Poésie de Couvin.
Il retrouve l'écriture poétique qu'il avait délaissée pendant plus de quarante ans. Ses textes sont publiés dans de nombreuses revues.

Georges Friedenkraft

Déjà

Pour ma femme venue d'outre horizon

déjà
sur la table décorée du safran des âges
et d'un bouquet de sauges
la faïence luisait comme une invitation

déjà
le portrait de l'aïeul drapait sa barbe prophétique
sur la pendule ailée qui fendait le silence
de sa pulsation morne

déjà
cent mets offraient leur simplicité campagnarde
à nos figures de fantômes émaciés
le vin des côteaux crayeux mimait le vin des palmes
et le feu de l'âtre qui dorait mes lèvres
avait déjà ton sourire d'orient

c'était outre moi-même ta main dans l'ombre molle
l'intimité provinciale était le prélude
à notre amour transocéanique

déjà

Georges Friedenkraft :

Pseudonyme de Georges Chapouthier, né en 1945, chercheur scientifique et auteur de livres sur les animaux. Sur le plan littéraire, il s'est beaucoup intéressé à l'Asie, continent d'origine de sa femme, et a publié plusieurs anthologies consacrées au haïku.

les Divagations (extraits)

rdv Pôle Emploi

je gare ma Rolce Royce de prolo nouveau pauvre
raquée avec mes indemnités de souffrances
et balance les clés au voiturier puis mon cigare
cramé de moitié pour mettre un masque neuf
j'ai laissé ma blouse vâtrée d'merde au vestiaire
pour me parer de mes plus beaux atours de festoie
un costume trois pièces embaumant le parfum et suintant la tise

vous avez rendez vous
yes madame
avec vous pour un date ce soir
vous n'avez pas oublié j'espère
je nous ai réservé la meilleure table pour un dîner aux chandelles chez Do Mac
les salles d'attente ont ceci de bénéfique
qu'elles forcent les gens à arrêter de courir et se poser
il ne s'agit pas de tomber en émoi
devant la non beauté des tableaux neutres de paysages
ou de clowns glauques
mais de laisser son cerveau à se vider

qu'en est il pour vous de la pandémie
le vaccin est en cours et mon dernier test PCF
indique que je reste sans parti et
que le Coït 69 est hors de la maison
enfin pour ma part parce que ma femme elle
vous êtes marié Monsieur
laissez tombez la femme

j'ai toujours adoré les bureaux
c'est propret et ça sent bon le faux
ça créé l'impression – l'impression seulement
d'être quelqu'un dont on a quelque chose à foutre
ou une merde
en comparaison mon bureau d'écriture fait petite frappe
et est blindé de poils de chats et sent la litière

Monsieur THT
quelle est votre plus grande qualité
et votre plus grand défaut
être toujours propre sur moi avant que ce soit propre chez moi
être un Jésus Christ en puissance

j'avoue avoir déjà eu
un ou deux rendez vous de ce genre
en dix ans de vie active

mais comme beaucoup je n'ai pas attendu
après Pôle Emploi pour retrouver du taf

travaillez vous en ce moment
bien sûr
comme élargisseur de trou d'balles
plait-il
ils avaient besoin d'une doublure bite
sur un tournage
je me suis proposé et j'ai trouvé
cette démonstration de vagins béants
anus dilatés et bouches gourmandes
des plus enrichissantes
alors je me suis lancé – dans le milieu

c'est une très belle femme mûre
aux yeux délicatement marqués par les années
une dame une vraie en jupe
d'où j'attends qu'elle croise et qu'elle décroise
inlassablement les jambes
qu'elle a longues emballées dans ses collants

bonne continuation Monsieur THT
je me cale une clope derrière l'oreille
et lui balance un sourire sous mon masque
ça va aller
j'attends incessamment sous peu la réponse
pour un rôle dans le remake de JC Superstar – version gonzo

Antoine THT :

Après des études, il entre dans la vie active à l'âge de 20 ans. Il écrit ses premiers poèmes en 2010 un peu par hasard avant que cette écriture ne l'anime entièrement. Il n'a jamais été publié, n'ayant réellement tenté de soumettre ses textes que très récemment.

Stéphane Casenobe

Là ou vagabonder devient nécessaire

Mon poids d'ombre équivaut à mon poids de lumière
Car je suis un poids plume en poésie moderne
J'écris mais ça fait mal
J'écris comme un chien froid
Les signes ne s'alignent plus entre eux
La mort répond-elle aussi à la gravitation
La gravité use l'âme légère
Oui
Jusqu'à ce que l'arbre ne me donne plus d'ombre
L'arbre mort me donne encore de l'ombre
Oui
Ecrire ce n'est pas du temps qui passe mais du temps qui fuit
J'écris aux bergeries perdues d'un univers lui aussi égaré
Poète envoie-moi un prophète
Et j'aliènerai le monde à moi tout seul
La prière est un acte trouble
Un acte vain
Prier n'est plus nécessaire

*

Et ces milliards d'étoiles qui ne veulent plus briller entre-elles

Tous les mots que je peux réunir me dépassent
J'écris dans des séquences en hélice

Froides
J'ai à moi seul l'énergie de toute une ville
Peut-être faudra-t-il descendre un peu plus bas pour écrire terre à terre
Ecrire est-ce trop enfantin
Non
Je n'ai pas les poèmes que je mérite
Et ai-je fait un cycle complet en poésie moderne
Et toutes ces étoiles qui n'ont pas de ciel pour se porter
Qu'en faire
Oui
J'écris jusqu'aux catastrophes de la nuit humaine
Pourquoi mes mots ne s'adressent-ils plus la parole
Je ne dispose plus que d'un aller simple
Le poète n'est qu'une lieu de passage comme un autre je crois

Stéphane Casenobe :

Né en 1973 à Saint-Ouen. il se consacre au théâtre à 19 ans et participe à plusieurs projets nationaux. Parallèlement à cela il publie dans plus d'une centaine de revues et anthologies. Le dernier *« Non ! Les étoiles ne nous sont pas destinées ».*

Ailes

Tout ce qui te submerge provoque mon ivresse, une ivresse sans joie, plus belle que…
On oublie ce qui bruisse et nos cœurs trop aimants. Raconte moi l'amour les câlins
insolites les soupirs en plein vol Ta nostalgie et ta tendresse en pluie
L'histoire de nos corps est plus belle que l'amour plus vraie que le désir plus ivre que la joie
Un jour les étincelles s'ennuyaient dans tes yeux
Un jour ta voix rompit ses accents harmonieux
Elle se brisa coupante en soupirs aiguisés
Lorsque tu me transperces c'est encore de l'amour
J'ai froid Quand je te porte aux nues tu chutes à travers le ciel
Je brûle Mes cheveux mes yeux mon cœur brûlent
À mes brûlures tu veux t'abreuver
Tu t'embraserais si les eaux de ta
source Ne possédaient la fraîcheur de l'oubli
Quitte nous maintenant dans un battement
d'ailes Va frôler la lumière au bord des cieux
bruissants De cette ivresse j'ai gardé la
douceur
La folie sage ou la sage folie
J'ai perdu la mémoire et conservé l'ardeur
Le désir étendu sur les ruines du monde
L'amour comme un oiseau fragile et silencieux

Emmanuelle Chaperon

Née en 1966, économiste de formation, elle a travaillé en librairie et comme animatrice d'ateliers d'écriture et écrivain public. Depuis plus de dix ans, elle écrit sous des formes diverses et s'est tournée vers la poésie en 2021.

La brasse

Sur la pierre froide, grisante comme une passion qui corrode, elle s'assoit et observe les bruits qui courent. En rond très anguleux sur le lac gelé, elle entend les corps qui se frôlent. La lune brille et ses belles lueurs nacrées s'évasent sur la surface de la source, la nuit est pure, les vautours chantent à tire-larigot et les serpents dansent sur la terre poussiéreuse.
Elle frôle du bout des doigts le liquide froid, noir de cadavres entassés sous la pellicule. Ses mains sont des pétales qui s'entrechoquent délicatement contre la carcasse de l'amant. L'amant, parti trop tard, parmi tant d'autres amours noyées. Ce sont leurs voix qui portent la peine. Et dans un silence bruyant elles rappellent à cette enfant les âmes perdues.
L'amour en guerre tiraille les anges en chansons déprimantes. Ils se disputent les bons sentiments, se dévorent les entrailles pour un « je t'aime » égaré, se giflent à coups de baisers tendres, se dévoilent sous des faux-semblants, se dégoûtent à mourir des caresses intimes, s'envolent pour un « ça me manque » et s'écrasent avec violence contre le lac noir quand les mots n'ont plus de sens.
L'amour, c'est ce lac sans fond qui tourne en illusion la bienveillance. Et elle se laisse bercer par sa parole qui se mue dans ses oreilles telle une mélodie charmante.
Elle plongera à nouveau sous la surface, les vautours se tairont le temps de sa brasse. Elle se noiera avant d'atteindre Charon.
Le nous fait un tout. Nous sommes elle. Nous recommencerons et Ὁ οὐροβόρος δάκνει τὴν οὐράν του*.

* "l'ourboros se mord la queue" en grec ancien

Mon Amour

J'aime une femme.
Au matin, elle s'invite dans mes draps, sur ma peau, elle me caresse de sa chaleur. Alors que je l'observe s'allonger sur le monde, elle me raconte ses aventures silencieuses.
J'aime son caractère capricieux qui fait claquer les portes. Parfois, le monde part en éclats quand ses colères l'emportent.
Je l'ai vue détruire cet horizon par rage. Les rideaux tremblent quand elle souffle l'orage.
Parfois, elle est timide d'amour, elle se couvre, troublée. Parfois, elle me laisse abreuver ma soif de sa rosée.
Nos caresses sont souvent éphémères, mais je sais quand elle les aime. Souvent, elle est heureuse, son sourire est solaire.
Elle irradie le monde, et sans mégarde, brûlent les passants mal avisés. Ils pensent à se protéger de sa beauté.
Moi, je l'aime, je ne m'en cache pas, et je consume mes rétines à la contempler.
Parfois, elle pose pour moi. J'aime la voir se dandiner dans l'embarras.
Et chacun de mes clichés est une magie figée, dans cette petite boîte carrée.
Sa peau est azur en journée, parfois rosit de pudeur en soirée.
Elle aime s'habiller de vert, moi j'aime quand elle porte le carmin avant l'hiver.
Elle se couche souvent tôt, se dresse d'une robe étoilée et recouvre mes yeux qui s'endorment bercés.
Je l'aime pour tout ce qu'elle est et je sais qu'elle ne sera jamais mienne. La nuit, elle voyage vers d'autres amants. Moi, je m'en fiche, elle me revient au soleil levant.
J'aime une femme. Les Hommes en sont jaloux, ils la profanent, la saccagent, la foulent et la dépouillent. Ils me la cachent en érigeant de la grisaille bétonnière. Mais ses colères calment leur délire à coups d'éclairs.
J'aime une femme. Moi, je l'appelle mon amour. Vous, Nature.

Marina Cominges :

Étudiante en études culturelles à l'université de Montpellier, elle travaille également dans le domaine du cinéma. L'écriture poétique l'accompagne depuis l'adolescence, un espace d'intime et de regard qu'elle partage pour la première fois.

Bruno Sourdin

Blues d'hiver

Dans la nuit glacée
mon corps malade
tremble de froid

Perdu en plein hiver
soleil noir dans les bras
pas même une étoile

Je pousse la lune
du bout des doigts
dans le bleu profond

Le cœur gros
je n'irai pas plus loin
mon dernier chagrin

Jambes tremblantes
je suis trop vieux maintenant
si seul

Comme je suis venu
je repartirai
les mains vides

Je suis là
la terre me porte
un corbeau poussé par le vent

Tu me chercheras
sous la lune d'hiver
ah ! qu'il fait froid

Bruno Sourdin :

Vit en Normandie. Il est l'auteur d'une quinzaine de recueils de poésie et d'un essai sur Claude Pélieu & Mary Beach (Les Deux-Siciles, 2002). Dernières publications : Le grand chemin n'a pas de porte (Gros Textes, 2021) et La Présence (Le Contentieux, 2021). Il tient un blog, Syncopes (poésie, collages, mail art).

Bernard Grasset

Falaises et fleurs bleues,
Se souvenir de l'îlot caché,
Un regard d'enfant.

(Eté 2025) (Sentier Les Falaises)

Rails et rayons, bois,
C'est la Sèvre et le brun coteau,
Les rochers, un pont.

(Eté 2025) (Sentier du Moulin du Guy)

Sur la rive un banc,
Chercher par l'allée des tilleuls,
Terrasses et prairies.

(Eté 2025) (Réaumur, Jardin du Prieuré)

Rivière où renaître,
Feuilles jaunes et chants d'oiseaux,
Ile et racines.

(Eté 2025) (Vallée de la Boulogne)

Bernard Grasset :

Né en 1958, il vit en Vendée. Il est poète, philosophe et traducteur. Auteur de nombreux recueils, c'est aussi un spécialiste de Pascal dont il a écrit une biographie remarquée.

Béatrice Planchais

La pomme culbute l'automne
sa vie s'effondre dans son suc d'été
ver dans le fruit
valse de spores poussière de lune

l'arbre me murmure
ferme tes yeux
laisse ton regard pénétrer tes yeux clos
les yeux fermés racontent les ombres
les mots sombres
les trous de mémoire
les blancs de respiration
les yeux fermés croisent et écrasent les orages
les larmes au bord des paupières

Béatrice Planchais :

La poésie est son terrain de jeux ;. elle anime des ateliers d'écriture depuis 2010. Elle aime tisser les écritures et les matières avec des artistes plasticiens de différentes disciplines. Certains de ses textes ont fait l'objet de publications.

Longs silences

Je saisis les mots
les mots de hasard
les mots surgis du ciel
comme des pépites de soleil

Je joue avec le vent
et me saisis de l'essentiel
je renoue avec le temps

Dépouillée de tout
j'aspire au longs silences
et rêve de marées lointaines

Loin du tumulte de la ville
Je me nourris de la Nature
et me noie dans sa vérité

Je suis le mot qui allie
l'ombre et la lumière
l'éternel et l'éphémère

Mireille Podchlebnik :

Née en 1956, médecin de formation, elle se partage entre écriture poétique et travail de recherche historique et généalogique sur sa famille.
Elle a publié plus de 10 recueils.
On peut la retrouver sur son blog : http://jasmineschwarz.blogspot.com.

Marie-José Pascal

Demain est sans appel

Quelle est la couleur de la nuit quand le sang
Coule à flots et que les ruines parlent le langage
Des pierres et non plus des humains,
Quel est le visage des hommes quand les ombres
S'allongent défiant l'aube qui pointe.
Où est la voix de la raison quand les enfants
Meurent de faim sous un ciel aussi sombre
Que celui des orages,
Toutes ces questions scellées par la loi du silence
Pleuvent sur un sol de poussière et d'immondes gravats
Demain, sur ces chemins qui ne mènent à rien
Sur ces chemins brouillés au propre au figuré.
Demain, les enfants qui naîtront auront un cœur
De pierres et les mains souillées d'un rouge indélébile.
Demain, si le silence pèse encore sur l'horreur,
Tout espoir de paix s'envolera en fumée !

Marie-José Pascal :

Elle est née en 1952. Elle a publié dans des revues dès l'adolescence. Elle est l'auteur de plusieurs recueils, dont *Les étoiles sous la cendre*, publié par le Capital des Mots en 2020.

La létale de la nuit, Épopée lyrique, Ara Shishmanian
Traduction du roumain par Dana Shishmanian et Ara Alexandre Shishmanian, © PHOS, 2024

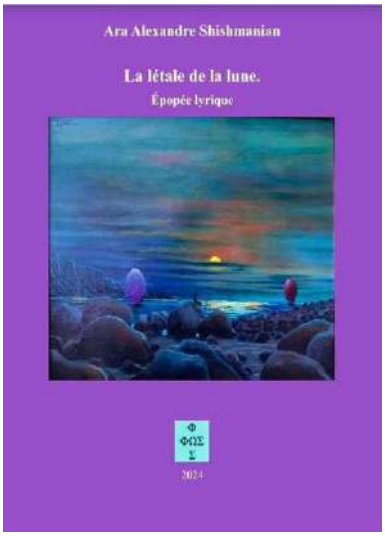
ONIRIQUES

Quand un mot étouffé par la dictature renaît en couverture d'un livre, nous jubilons. Le souffle de la poésie jamais ne se soumettra. Ara Shishmanian a gardé le souffle opulent de la liberté, de la vitalité cérébrale qui refoule tout ce qui presse et oppresse. Si vous avez lu La létale de la lune, vous savez déjà que la terre jamais ne lui suffira.

Pour qui a les yeux imbibés d'océan, la couverture est fascinante. Si vous l'observez tout un jour, à la lumière d'un ciel équinoxial qui convie même la lune à midi, vous découvrez une fois encore comme les trois couleurs s'unissent. En Bretagne, il existe cinquante nuances de glaz pour tenter de cerner les couleurs de l'Atlantique. Glaz, c'est le bleu ou le vert métissés d'algues, de sable et de toutes les lueurs qui passent. Selon l'heure et la lumière, les nuances de la couverture du livre Oniriques bougent. Puis vous découvrez que cette magie est aussi une complicité entre le poète et un artiste de même origine. Ara Shishmanian et Victor Brauner sont des créateurs de chimères, des alchimistes de la métamorphose et le livre déjà baigne dans le 'poéticonirique'.

De livre en livre, Ara le migraineux lunatique aux pensées sans plafond est toujours seul avec Seul, l'autre lui-même et ses déchirements impartageables, Seul qui en lui enfonce son couteau bilingue de l'exil éternel. Il rêve, il crée un monde hétéroclite, diapré. De quelle solitude bédouine descend-il pour errer ainsi, quel trou noir stellaire rejoindra-t-il loin des eaux ténébreuses de l'exil ? Mais veut-il quitter l'absurde parfois enchanté d'un morceau de sommeil, ou peut-être d'un morceau de fou perdu au poker ? En lui demeure un adolescent aux cheveux gris. Quelles étaient les syllabes du chant initial, comment sera in fine l'infini ? Même si le poète en silence vous répondait que nous ne pouvons dépendre d'un point d'interrogation, osons. Pourquoi son écriture torturée coule-t-elle, fluide ? Lui que les migraines paralysent, transforment sa chair en arbre de fils barbelés, sans cesse il nous invite à appareiller, il nous offre toute une flotte. Il se ressent comme un navire depuis longtemps coulé, peut-être est-ce lui L'Isère, la frégate qui transporta la statue de La Liberté et gît, ici, en rade. Peut-être y a-t-il sculpté la statue de l'étranger qui lui sert de mât. L'empreinte de la Liberté est tenace, la Poésie le sait. Liberté, mot encombrant et toujours menacé. Que cette idée fasse sourire la lune, déesse des insomnies, en ce monde démon de la débâcle où l'on ne sait plus avec quelles larmes pleurer et que le Saint-Graal de nos légendes accueille toutes les larmes qui ravinent les pages de ce livre !

Ara écrit et ses mains sont des ailes. Ara, grand oiseau tropical coloré assailli de mots qui le dépassent. Le A qui commence l'alphabet, A, cette syllabe qui le commence depuis la naissance. A, une goutte d'abîme enfermée dans la syllabe, Ara, mot miroir. Personne ne pourra lui voler la Voie Lactée et son trou noir où se cache la lettre A. Ara, un poète à désespérer toutes les syllabes et les sybilles. Ara vole, serpentine, vague, divague autour de la même île, soi-même, avec le mirage pour seule certitude. Ara, solitaire sans amarre, spéléologue sans oxygène. Regret de ne pouvoir lire ce livre dans la langue de son âme cassée, pour mieux entendre cet aria d'Ara sur son « violencelle » et toutes ses variations sur une note seule. Il nous tend toujours tant de miroirs, même si, installé sur le toit d'horreur du monde, il les flingue avec des images de pierre, même s'il nous faut boire son propre dégoût, nous nous régalons lorsque ce malade de l'exil fait s'égout-



ter sur tous les psychopathes du pouvoir son sarcasme d'acide sulfurique.

Est-ce un livre carnivore ou une invitation à mieux se connaître, à naître chaque jour jusqu'au butoir. L'invisible qu'il nous renvoie est sans limite et sans boussole. Les paysages fluctuent, s'ouvrent, se ferment, contournent. Quand l'horloge de la nuit en lui promène ses heures blanches, Ara lit en lui-même et déverse. Il n'agresse pas mais le cauchemar est en lui. À la fois il voltige et creuse profond, empruntant l'escalier sans marches de la matière. Nous sommes dans une géométrie imaginaire, dans l'hyperbole intense. Des syllabes schizophrènes flottent dans le cosmos, nous sommes parfois dépistés, oui, poète, nous sommes des créatures étranges. Pourquoi vouloir tout élucider de l'acuité d'un rêve, de l'ironie d'un silence, de tout ce qui tapisse nos veines, nos nerfs, de la solitude grandiose ? Lire Oniriques en filigrane. Le monde en perpétuel augmentatif s'évapore, emportant les racines de la résignation. Même si les syllabes se changent en épines, il n'est pas exclu, poète mystère hyde de croiser en vous une graine d'humour qui résiste à toutes les balles, ni de croiser dans votre cerveau absurde quelques tumeurs perlières. Lecture agitée de tant de migrations bigarrées, de points de suspension invisibles. Livre non pas incohérent mais incoercible où se donnent rendez-vous toutes les mythologies, le cœur du poète jamais ne s'arrête, il arrêve. Oniriques, cent-vingt haltes, entre chaque il nous faut respirer dans le tumulte, pour ne pas être dévoré par le livre amer solitaire des pas perdus et des sentes pour nulle part. Livre à l'image inimaginable de tous les chaos de la terre, où la ligne de séparation entre normalité et folie tourne chaque jour plus en rond, ce livre douce drogue détient peut-être la thérapie pour un miracle impossible.

Note bleue d'un blues intime, Ara pleure du bleu, seul avec seul par la main, aussi métissé que l'océan aux nuances démentes, il avance, il transgresse, magie de la poésie.

Guenane Cade

À taille humaine

À moins que Marseille, Anne Barbusse, Photographies Adèle Nègre, éd. Milagro, 2025, 118 p., 19€

À moins que Marseille que publient les éditions Milagro, est un livre topographique sur la vie à Marseille. On y côtoie de la saleté et du sublime, la mer Méditerranée et des poubelles. La ville se rassemble (et se ressemble) dans le poème, prise comme dans un filet de pêche. On y vit à taille humaine.

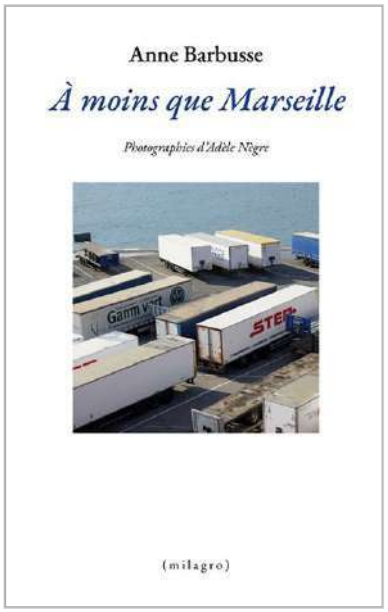
Le poème personnifie Marseille, dans une sorte d'anthropologie sauvage et débridée, qui permet de questionner les lieux, les Marseillais, à travers des noms de rues ou de quartiers, du rayonnement vers la mer, où l'on respire un air iodé et saturé de significations.

Cette topographie est aussi une toponymie. Donc pleine de signes. Avec les mots du poème, la ville se constitue, se fonde dans une identité. Avec des mots donc, on évoque des maux. Que cela soit l'odeur de la pollution ou celle d'un thé à la menthe, tout indique que Marseille est aussi une ville où est mort Arthur Rimbaud.

les hommes tâchent de vivre environnés
de mer et de mort

Ce recueil est accompagné d'une série de photographies en couleurs qui a pour fil conducteur la couleur bleue. Ces vues imagent physiquement et renseignent d'une vision profonde (une profondeur de champ) de la cité phocéenne. Elles jouent sur des images d'Épinal mais font surprise. Le poème n'est pas illustré, mais pensé.

mettre le poème dans le réel et non
chercher le poème dans le réel

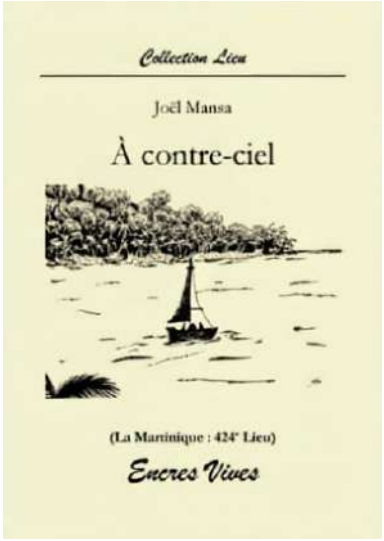


Anne Barbusse est née en 1969. Après une agrégation de Lettres Classiques, elle s'installe dans un petit village du Gard et enseigne le français langue étrangère aux adolescents migrants. Elle a publié notamment dans les revues *Arpa*, *Le capital des mots*, *Traction-Brabant*. Son premier recueil, *Les quatre murs le seau le lit*, a été éditée chez Encres vives en 2020.

Adèle Nègre est poète et photographe, elle vit et travaille en Haute-Saône. Elle a publié plusieurs recueils chez Bruno Guattari éditeur.

Didier Ayres

À contre-ciel, Joël Mansa, éd. Encres Vives, Collection Lieu, 2025



À contre-ciel

"Un poète est un témoin, ce qu'il voit, ce qu'il ressent, ce qu'il dit est à tout le monde. Il rompt le silence, déchire son sac de mensonges, ouvre les écluses de son âme et ainsi il rompt, déchire et ouvre tout ce qui s'obstine dans le monde à rester fermé et dans le non-dit. Ruche, mains tendues, passerelle, la vie d'un poète n'est faite que de naissances. Même la voix des morts dont il se fait l'écho porte en elle une espérance quand le poète parle en son nom." écrit le poète en avant-propos de ses textes.

Écriture de voyages, de lieux, mais aussi quête incessante de soi, elle va de la recherche mêlée d'impuissance à la prière et l'exaltation de la joie retrouvée.

"C'est toujours à contre-ciel que
naît la poésie,
celle qui est toujours rebelle et
obstinée,
joie et douleur arrachées à la vie.
C'est toujours à contre-ciel que
s'écrit la poésie,
contre le ciel et tout contre lui.
Je n'en ai pas fini avec ma quête.
Elle est celle de toutes et tous,
femmes, hommes, enfants, animaux, plantes.
Toutes les créatures sont miennes
et je suis à elles
comme le vent et la lumière sont
au jour,
comme le ciel est aux étoiles et à
nos rêves insensés de vivre
encore,
toujours plus loin que le courage,
plus loin que nos os, nos poils, nos
plumes, nos feuilles."

Si le monde part à vau-l'eau Joël Mansa ne désespère pas pour autant et son errance ne participe pas de la destruction, bien au contraire.

"La vie d'un poète n'est faite que
de naissances.
Ses jours sont une ruche, ses mots
des mains tendues
qui font une passerelle où passe ce
qui survit à toutes les
douleurs,
15
un chemin de papier où traverser
l'effroi, un pas après un
autre,
démaillant le silence pour refaire,
vers après vers, une
mémoire
et même une espérance."

Son écriture donne à croire à la fraternité et à l'humanisme des poètes. Il croit à l'amour, à la beauté, à la mémoire et si sa parole n'est pas celle d'un donneur de leçons, elle est une profession de foi qui dit la place nécessaire de la poésie.

Pierre Kobel

Parce que vous aimez la poésie
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur
Parce que vous préférez le doute aux certitudes
Parce que ce n'était pas mieux hier
Parce que vous n'avez pas peur des mots
Parce que vous voulez regarder devant vous
Parce que l'avenir a un nom
Parce qu'après vous l'espoir
Parce que le monde se construit avec des mots

Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue LIBRES MOTS. Chaque numéro est publié le premier jour d'une nouvelle saison.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pour nous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

Le Capital des Mots
Association de poésie fondée en 2015

Internet : https://www. lecapitaldesmots.fr

Direction : Éric Dubois | barbatux@yahoo.fr

Secrétariat : Pierre Kobel | libresmots@pekaplume.fr

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson

94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854